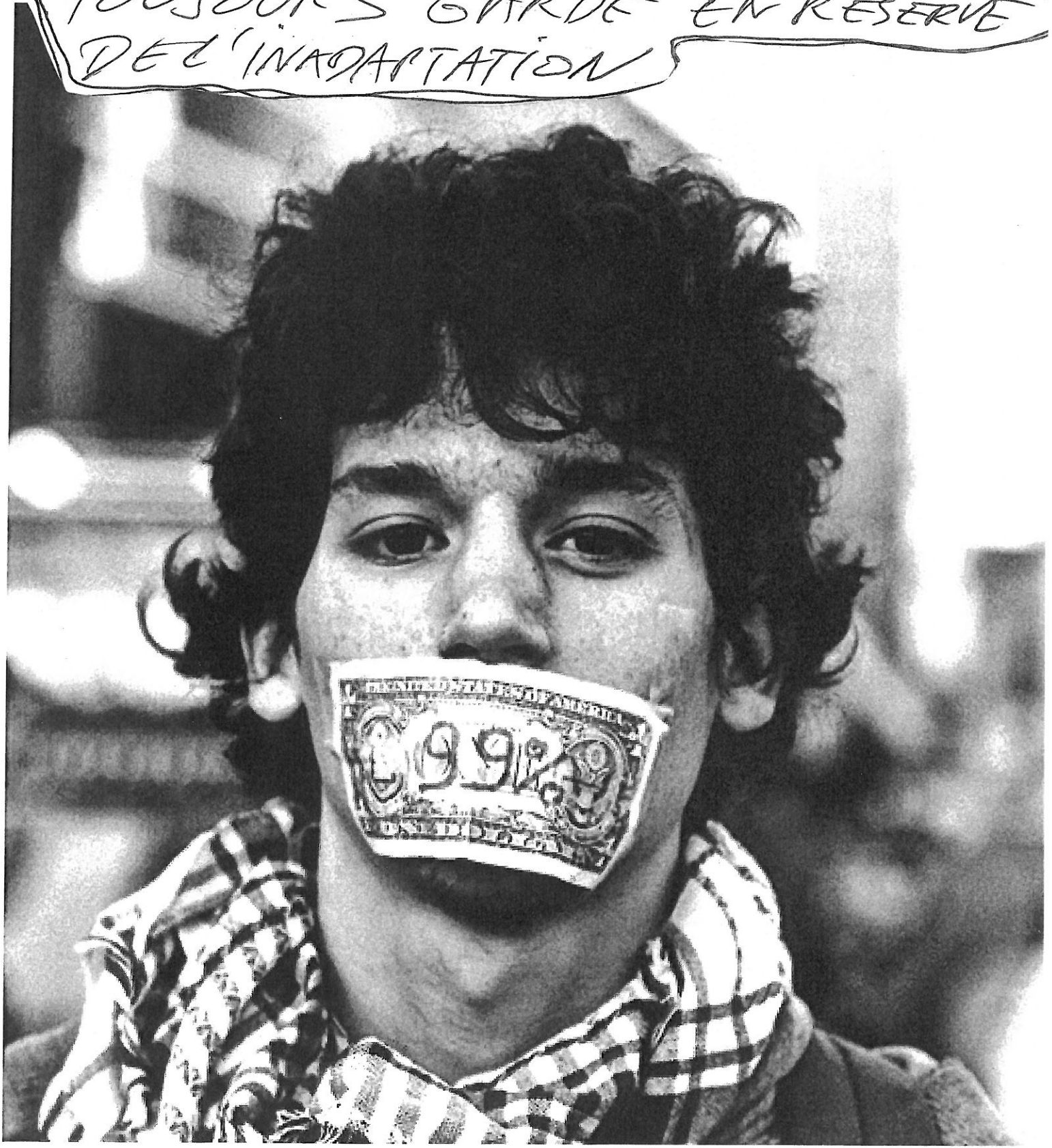


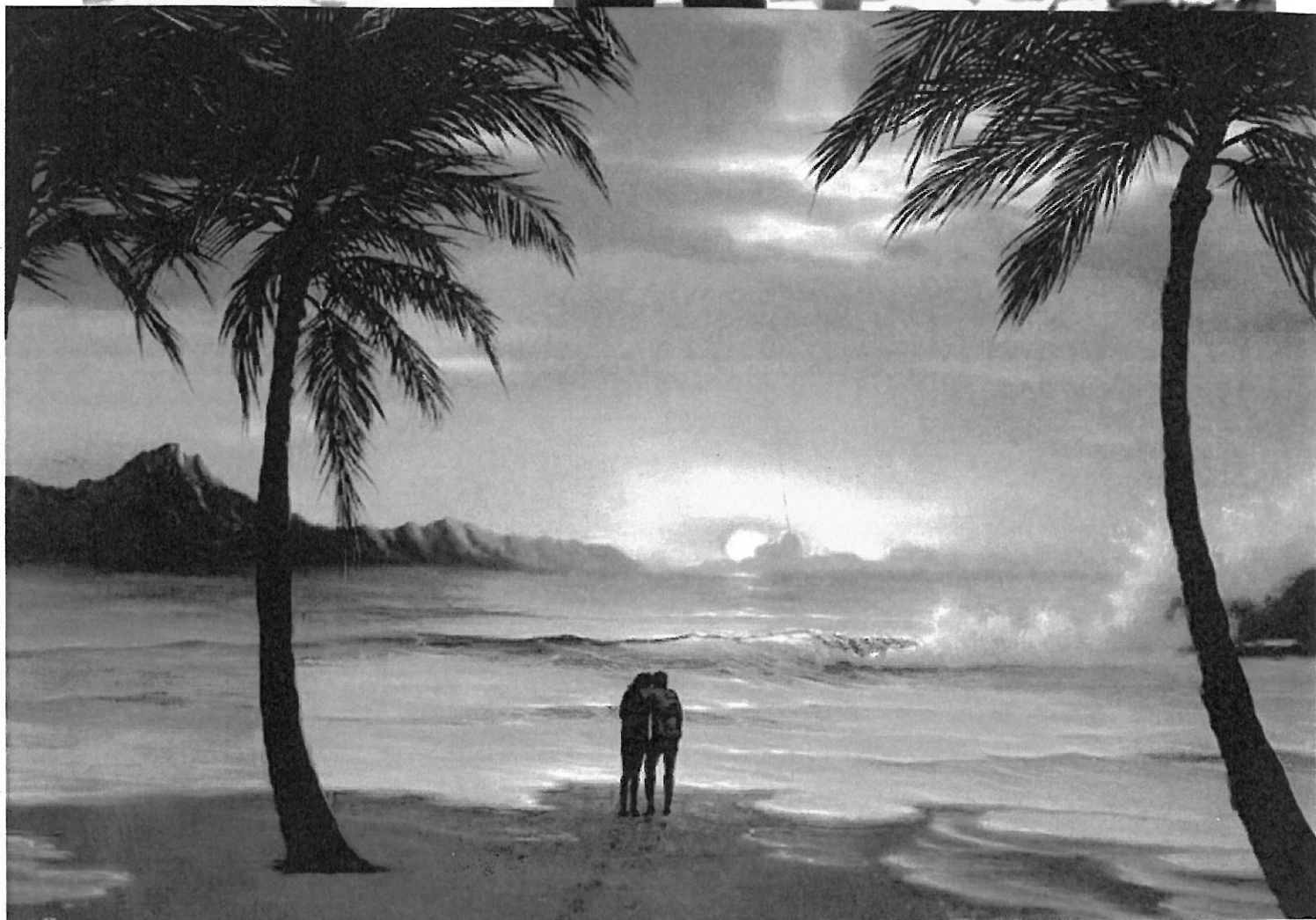
THEATRE PERMANENT

JOURNAL

7 NOVEMBRE 2013
2h⁰⁰48

TOUJOURS GARDE EN RÉSERVE
DE L'INADAPTATION





Je ne suis pas Greta Garbo

(1. Prélude : songeant à Alceste me revient souvent en mémoire ce poème d'Henri Michaux qui m'a longtemps accompagnée, poème dont l'un des vers dit ceci : « Bête pour avoir été intelligents trop tôt. Toi, ne te hâte pas vers l'adaptation. Toujours garde en réserve de l'inadaptation ».

Je pense à Alceste. Alceste qui aurait eu la sagesse de ne pas s'empresse de corriger ses défauts, Alceste qui aurait eu le courage de ne pas s'adapter, la force de ne pas s'accrocher aussi sec à un moi comme on s'attache à une histoire, à un visage ou à une ville, Alceste qui aurait consenti à n'avoir pas de place – au sens propre : il gêne et on le lui fait savoir – et à n'en pas chercher, Alceste qui aurait la lucidité de regarder dans l'œil cet « ennemi qui est [sa] structure »)

2. Le 29 avril 1946, il lui écrit : « Venez donc vendredi à 17 heures, chez moi. Et n'y mettez pas tant de façons, je ne suis pas Greta Garbo ».

Ce sera leur premier rendez-vous. Lui a trente-trois ans. L'autre dix-neuf. Il est célèbre, reconnu partout comme un maître à penser. L'autre ignoré et inconnu. En jachère encore. Incertain de ce qu'il attend de l'écriture.

La première fois qu'ils se rencontrent, nous sommes le 15 avril 1946, à New York. Il est venu faire une conférence. L'autre est venu, comme beaucoup d'autres, l'écouter. Il étudie à la Wesleyan University dans le Connecticut, et là-bas il découvrira T. S. Eliot, *The Waste Land*, il découvrira E.M.W. Tillyard et son essai, *Poetry, Direct and Oblique*, il recevra une lettre de son père – contenant une seule phrase, énigmatique comme toute chose amputée –, il écrira à partir d'elle son premier roman – *Lataume*. Pour l'heure, il demande à parler au conférencier : en jeune homme déjà bien décidé, il lui dit tout de go au grand maître qu'il souhaiterait obtenir un rendez-vous. Celui-ci n'aurait sans doute pas été accordé si Michel Vinaver – qui s'appelait à l'époque Grinberg avant de devenir Vinavert et de perdre son « T » – n'avait pas parlé du mémoire qu'il s'appropriait à écrire, réflexion sur l'humour dans *La Colonie pénitentiaire* et *L'Étranger* qui ne manqua pas d'intriguer son interlocuteur.

(3. Modulation : Molière joue pourtant à la frontière du type et de la singularité. Le titre affiche d'emblée que rien dans la pièce ne saurait concerner un individu (Alceste) mais qu'elle se met bien plutôt à l'épreuve d'un type (un misanthrope ou un atrabilaire, et peu importe lequel puisque tous se valent). En somme : l'inadaptation d'Alceste, son absence excessive de place serait sa manière à lui de s'en construire une – et de choix : « je veux qu'on me distingue » –, méthode puérile, efficace et peu couteuse de constitution d'un moi que de le découper dans les chutes et le rebus des autres.)

4. Et voilà donc Michel Vinaver et Albert Camus engagés dans une longue correspondance de plus de dix années (1946-1957), correspondance retenue, intensifiée parfois par les intermittences du réel, correspondance où s'énoncent deux voix sur l'engagement et sur cette sorte de rapport au monde fondé sur la révolte et le refus, correspondance où s'affutent deux points de vue qui tentent de rendre compte de cette étrange conversion de l'inadaptation à la transformation : au cœur de l'échange, la place de l'art, l'interrogation sur sa fonction spécifique, son pouvoir d'efficacité ou d'effectivité.

Si l'on a pu faire – à tord – du second l'un des Pères de la littérature engagée – au point que l'on puisse aujourd'hui reprocher à son œuvre et à son théâtre en particulier la méchante couche didactique qui la recouvre, lui qui s'efforça pourtant de toujours dissocier l'homme (« engagé ») de la littérature (« embarquée ») – et du premier le chantre d'une littérature postmoderne, dégagee de l'impératif du sens, s'exemptant de la nécessité d'une démonstration, trouvant dans la clinique, plutôt que dans la critique, l'horizon où inscrire son geste d'auteur, le dialogue – lui – offre des points de rencontre entre ces deux rives – et donc matière à réflexions pour comprendre notre Alceste, chez qui on ne saurait confondre la colère (ce qui relève en propre du tempérament et donc du type) avec la position politique et sociale (pour le dire vite : le refus du monde tel qu'il va, ce que Molière nomme « les vices de son temps »).

(5. Prolongements : « La jeunesse n'aime pas les vaincus », c'était vrai au moins jusqu'à Simone de Beauvoir, ça l'est moins sans doute aujourd'hui tant l'époque travaille à la fabrique du consentement et que le rêve d'intégration semble avoir pris le pas sur celui de la rénovation (on n'ose même plus parler de « révolution ») : combien d'adolescents se fantasment en grand manitou des relations humaines, en hommes aussi pressés que puissants et précis ? Combien de jeunes artistes ne rêvent aujourd'hui que d'une chose : connaître les faveurs des tutelles ou diriger un CDN ? Sage est aujourd'hui celui qui améliore la condition des vaincus (le bien être en entreprise // les festivals de la jeune création et de l'émergence) plutôt qu'il n'abolit ce qui préside au partage de l'échec et de la réussite, au partage de la condition des puissants et des faibles, au partage de ceux qui ont le pouvoir et de ceux qui le subissent.

Le cynisme et le formidable pouvoir d'absorption du capitalisme va même jusqu'à réduire la révolte à une commode figure de rhétorique de la passion et l'homme en colère semble bien n'être plus qu'un lion édenté dont on compte les griffes pour en faire des trophées :

Février 1995. La chaîne d'hypermarché Leclerc lance une campagne de publicité sur la lutte contre la vie chère en détournant des images de l'Atelier Populaire de mai 68.

Juin 2008. Pour fêter le 60^e anniversaire de sa marque, Puma lance la collection « Tommie Smith » reconnaissable à l'icône du poing ganté du sportif qui protestait lors des Jeux Olympiques de Mexico de 1968 contre la ségrégation raciale.

Mars 2009. Une entreprise française lance « NO LOGO, la marque qui n'en est pas une », reprenant à son compte l'intérêt porté aux thèses défendues par Naomi Klein dans son ouvrage *No logo* qui dénonce la tyrannie des marques.)

6. En réduisant les points de vue de la correspondance à de commodes lignes claires (ce que n'est jamais la pensée, elle qui avance, trébuche et rebondit dans ses propres contradictions), on retrouverait ainsi dans la correspondance quelques-uns des termes du débat qui opposa Bertolt Brecht à Georges Lukás : débat qui portait sur la « distinction entre un théâtre qui cherche à “rendre le réel” pour en exposer la vérité et un théâtre qui cherche à “rendre le réel problématique” pour en exposer la complexité » (Armelle Talbot, « Le Système Vinaver »), opposition entre un théâtre critique et un théâtre du constat, le premier préjugant des effets qu'il pourrait produire et le second s'exemptant de la nécessité de les prendre en compte derrière la tranquille assurance de sa neutralité. En ce sens – et c'est là que *Le Misanthrope* est la grande pièce de l'interprétation – : Molière se refuse à juger ce que juge le personnage. Poupées gigognes où l'une dit noir quand l'autre dit blanc qu'on ne cesse d'empiler et conjoindre pour leur donner un sens – entendre donc un mouvement des signes plutôt qu'une stabilisation des contradictions.

Henri Michaux, Poteaux d'angle

Avec tes défauts, pas de hâte. Ne va pas à la légère les corriger.

Qu'irais-tu mettre à la place ?

Tu laisses quelqu'un nager en toi, aménager en toi, faire du plâtre en toi et tu veux encore être toi-même !

Va jusqu'au bout de tes erreurs, au moins de quelques-unes, de façon à en bien pouvoir observer le type. Sinon, t'arrêtant à mi-chemin, tu iras toujours aveuglément reprenant le même genre d'erreurs, de bout en bout de ta vie, ce que certains appelleront ta "destinée". L'ennemi qui est ta structure, force-le à se découvrir. Si tu n'as pas pu gauchir ta destinée, tu n'auras été qu'un appartement à louer.

Si tu traces, une route, attention, tu auras du mal à revenir à l'étendue.

... Bêtes pour avoir été intelligents trop tôt. Toi, ne te hâte pas vers l'adaptation. Toujours garde en réserve de l'inadaptation.

L'homme qui sait se reposer, le cou sur une ficelle tendue, n'aura que faire des enseignements d'un philosophe qui aura besoin d'un lit.

Communiquer ? Toi aussi tu voudrais communiquer ?

Communiquer quoi ? Tes remblais ? - la même erreur toujours.

Vos remblais les uns les autres ?

Tu n'es pas encore assez intime avec toi, malheureux, pour avoir à communiquer.

René Char, "Le Chant du refus", in *Fureur et mystère*

Le poète est retourné pour de longues années dans le néant du père.

Ne l'appellez pas, vous tous qui l'aimez.

S'il vous semble que l'aile de l'hirondelle n'a plus de miroir sur terre,
oubliez ce bonheur.

Celui qui panifiait la souffrance n'est pas visible dans sa léthargie
rougeoyante.

Ah ! beauté et vérité fassent que vous soyez *présents* nombreux aux
salves de la délivrance !

Michel Vinaver, Lettre à A. Camus, 9 mars 1950

Cher Camus,

Peut-être que ce mouvement pour l'engagement de l'écrivain (lui-même daté de 40-45, c'est-à-dire un moment où l'espoir était rené très fort) n'aura été qu'un dernier sursaut de l'optimisme qui, depuis la Renaissance, a donné naissance et grandeur à l'idée d'entreprise humaine, à la notion d'homme-entrepreneur (et libre-entrepreneur...). En antithèse le pessimisme, déjà au 17^e siècle avec Pascal, puis au 18^e (Sade etc...) puis au 19^e (il faudrait citer 50 noms) aboutit au 20^e à *La Nausée*, à *L'Étranger*, à *La Colonie pénitentiaire*, au Malraux-RPF etc... A mesure qu'ils se développaient, ces deux courants se heurtaient au cœur des œuvres principales (premier 19^e siècle : Byron, Musset etc... deuxième 19^e siècle : Baudelaire, Dostoïevski, Nietzsche etc...). On peut même peut-être dire que les œuvres furent « importantes » d'autant qu'elles exprimaient cette contradiction de l'homme grand et cherchant à s'amplifier encore d'une part, et de l'homme méprisable et voulant aller jusqu'au fond de sa misère d'autre part. Au début du 20^e, un répit. C'est la « bourgeoisie-soleil » (les grandes questions et aspirations rentrent dans leur nid ; les usines fonctionnent et rapportent ; on s'occupe du ménage à trois). Puis 14-18 et de nouveau les deux courants dont le choc produit cette fois le surréalisme qui est peut-être le point culminant dans l'évolution du mythe de l'homme-dieu fusionné à celui de l'homme-rien. Culminant parce que depuis, la composante « optimiste » sera en régression brutale, et finalement éliminée.

Mais ceci ne tient pas compte d'un « élan » qui né tardivement (deuxième moitié du 19^e) a pour moteur le simple instinct de conservation de l'espèce. Qui exprime l'angoisse consécutive à la constatation du fait que l'extrême exaltation de l'homme ne peut aboutir qu'à son extrême ravalement ; et qui comprend que, plutôt que de prétendre que l'homme est tout pour finir par dire que l'homme n'est rien, il faut affirmer que l'homme est « quelque chose » et que ce quelque chose, aussi peu qu'il soit, est très précieux, et très en péril, et même très entamé déjà, et qu'il faut tout faire pour sauvegarder ce qui en reste. Cet « élan » est, si on veut, une transformation qu'opère sur lui-même l'« optimisme » au moment où celui-ci se rend compte que dans sa forme « illimitée » il mène inévitablement à son contraire ; l'optimisme se limite donc (limite l'homme), se met sur sa défensive, et, il faut le dire, est dès son nouveau départ à tel point conscient de la possibilité de la catastrophe que, entre l'angoisse et l'espoir qu'il a pour objet d'exprimer, la première domine déjà. C'est Tolstoï, Carlyle, Arnold, Hardy et la grande époque victorienne culminant avec Eliot, jetant un regard nostalgique (hésiodique) sur le passé, tâchant d'agripper ce qui n'est pas encore défait, de remettre ensemble les fragments qui surnagent (et s'il n'en reste, d'en imaginer...).

Avec 1940-45, il y a eu la sensation que le fond avait été atteint. Et que le fond n'était pas le néant puisqu'un ressort avait joué (cf. le mythe du Roi-Pêcheur). De là ce sursaut d'optimisme, non plus

illimité, mais pas non plus nostalgique ; cet espoir que les meilleurs hommes ensemble sauraient continuer le travail de reconstruction de l'homme, rené dans la révolte. Et puis, il a fallu se rendre compte que le fond n'avait pas réellement encore été touché, que le néant n'avait pas encore été atteint (que le vieux roi n'avait pas été vraiment noyé) mais que la course vers lui reprenait. Alors ? Possibilité de nostalgie bien sûr. Mais aussi cette autre : prise de conscience du fait d'avoir été, à la faveur des temps héroïques, victime d'une grande illusion : l'homme ne s'est pas refait entier dans l'épreuve. Il est resté entamé (c'est-à-dire il n'a pas reconquis autant de pouvoir sur son destin qu'il pouvait croire). L'engagement complet et conscient demandé à chacun, à soi-même, était trop supposer que l'homme avait reconquis ce pouvoir. L'engagement était non pas difficile, mais impossible (c'est pourquoi il a acquis d'ailleurs, vite, un sens « magique »). Alors quoi ? Revenir à une exigence plus humble. Travailler dans l'obscurité, sans trop savoir où on va. Pour l'écrivain, écrire « n'importe quoi ».

Et ceci mène à une considération psychologique : pourquoi l'écrivain écrit-il ? Dans des temps relativement

stables, il croit le savoir : Milton est engagé à « justify the ways of God to man », le poète homérique à inspirer les jeunes par l'exemple des héros, Molière à instruire et divertir. Dans les jours que nous vivons, à moins de se leurrer, ou de s'enfermer dans un système clos, il ne peut pas même croire le savoir. S'il essaie de formuler une réponse à cette question, le contexte absurde dans lequel il vit enlève toute résonance aux mots de sa réponse. Il doit faire (sans raison, et en assumant le risque de n'avoir pas raison) confiance au fait qu'il écrit, et espérer que l'œuvre même sera la réponse. Sa conscience n'a plus de pouvoir sur le destin. Mais son œuvre (qui provient d'une couche plus profonde, plus élémentaire de son être) peut-être en aura. Je dis : il doit faire confiance... Mais il fait, puisqu'il continue d'écrire...

Notre échange de lettres m'a conduit à ce BRAINSTORM qui va, avec le prochain courrier, déferler chez vous. Paris est très beau en ce moment, et le travail continue. J'aimerais terminer ce deuxième livre vite.

Ne me répondez pas. Restez aussi lamentablement inerte que possible afin de revenir à Paris guéri, et bientôt. Je vous salue, avec toute mon amitié

[25]

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en lui quelque chose qui « vaut la peine de... », qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine [26] manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.

En même temps que la répulsion à l'égard de l'intrus, il y a dans toute révolte une adhésion entière et instantanée de l'homme à une certaine part de lui-même. Il fait donc intervenir implicitement un jugement de valeur, et si peu gratuit, qu'il le maintient au milieu des périls. Jusque-là, il se faisait au moins, abandonné à ce désespoir où une condition, même si on la juge injuste, est acceptée. Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien et, dans certains cas, c'est ne désirer rien en effet. Le désespoir, comme l'absurde, juge et désire tout, en général, et rien, en particulier. Le silence le traduit bien. Mais à partir du moment où il parle, même en disant non, il désire et juge. Le révolté, au sens

ALBERT CAMUS, L'HOMME RÉVOLTÉ

étymologique, fait volte-face. Il marchait sous le fouet du maître. Le voilà qui fait face. Il oppose ce qui est préférable à ce qui ne l'est pas. Toute valeur n'entraîne pas la révolte, mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur. S'agit-il au moins d'une valeur ?

Si confusément que ce soit, une prise de conscience naît du mouvement de révolte : la perception, soudain éclatante, qu'il y a dans l'homme quelque chose à quoi l'homme peut s'identifier, fût-ce pour un temps. Cette identification jusqu'ici n'était pas sentie réellement. Toutes les exactions antérieures au mouvement d'insurrection, l'esclave les souffrait. Souvent même, il avait reçu sans réagir des ordres plus révoltants que celui qui déclenche son refus. Il y apportait de la patience, les rejetant peut-être en lui-même, mais, puisqu'il se taisait, plus soucieux de son intérêt immédiat que conscient encore de son droit. Avec la perte de la patience, avec l'impatience, commence au contraire un mouvement [27] qui peut s'étendre à tout ce qui, auparavant, était accepté. Cet élan est presque toujours rétroactif. L'esclave, à l'instant où il rejette l'ordre humiliant de son supérieur, rejette en même temps l'état d'esclave lui-même. Le mouvement de révolte le porte plus loin qu'il n'était dans le simple refus. Il dépasse même la limite qu'il fixait à son adversaire, demandant maintenant à être traité en égal. Ce qui était d'abord une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il voulait faire respecter, il la met alors au-dessus du reste, et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle devient pour lui le bien suprême. Installé auparavant dans un compromis, l'esclave se jette d'un coup (« puisque c'est ainsi... ») dans le Tout ou Rien. La conscience vient au jour avec la révolte.

Mais on voit qu'elle est conscience, en même temps, d'un tout, encore assez obscur, et d'un « rien » qui annonce la possibilité de sacrifice de l'homme à ce tout. Le révolté veut être tout, s'identifier totalement à ce bien dont il a soudain pris conscience et dont il veut qu'il soit, dans sa personne, reconnu et salué - ou rien, c'est-à-dire se trouver définitivement déchu par la force qui le domine. À la limite, il accepte la déchéance dernière qui est la mort, s'il doit être privé de cette consécration *exclusive* qu'il appellera, par exemple, sa liberté. Plutôt mourir debout que de vivre à genoux.

La valeur, selon les bons auteurs, « représente le plus souvent un passage du fait au droit, du désir au désirable (en général par l'intermédiaire du communément désiré) ». Le passage au droit est manifeste, nous l'avons vu, dans la révolte. De même le passage du « il faudrait que cela fût », au « je veux [28] que cela soit ». Mais plus encore, peut-

2 Lalande. Vocabulaire philosophique.

être, cette notion du dépassement de l'individu dans un bien désormais commun. Le sur-
gissement du Tout ou Rien montre que la révolte, contrairement à l'opinion courante, et
bien qu'elle naisse dans ce que l'homme a de plus strictement individuel, met en cause la
notion même d'individu. Si l'individu, en effet, accepte de mourir, et meurt à l'occasion,
dans le mouvement de sa révolte, il montre par là qu'il se sacrifie au bénéfice d'un bien
dont il estime qu'il débordé sa propre destinée. S'il préfère la chance de la mort à la négati-
on de ce droit qu'il défend, c'est qu'il place ce dernier au-dessus de lui-même. Il agit
donc au nom d'une valeur, encore confuse, mais dont il a le sentiment, au moins, qu'elle
lui est commune avec tous les hommes. On voit que l'affirmation impliquée dans tout acte
de révolte s'étend à quelque chose qui débordé l'individu dans la mesure où elle le tire de
sa solitude supposée et le fournit d'une raison d'agir. Mais il importe de remarquer déjà
que cette valeur qui préexiste à toute action contredit les philosophies purement histori-
ques, dans lesquelles la valeur est conquis (si elle se conquiert) au bout de l'action.
L'analyse de la révolte conduit au moins au soupçon qu'il y a une nature humaine, comme
le pensaient les Grecs, et contrairement aux postulats de la pensée contemporaine. Pour-
quoi se révolter s'il n'y a, en soi, rien de permanent à préserver ? C'est pour toutes les exis-
tences en même temps que l'esclave se dresse, lorsqu'il juge que, par tel ordre, quelque
chose en lui est nié qui ne lui appartient pas seulement, mais qui est un lieu commun où
tous les hommes, même celui qui l'insulte et l'opprime, ont une communauté préte-

Deux observations appuieront ce raisonnement. [29] On notera d'abord que le mou-
vement de révolte n'est pas, dans son essence, un mouvement égoïste. Il peut avoir sans
doute des déterminations égoïstes. Mais on se révoltera aussi bien contre le mensonge que
contre l'oppression. En outre, à partir de ces déterminations, et dans son élan le plus pro-
fond, le révolté ne préserve rien puisqu'il met tout en jeu. Il exige sans doute pour lui-
même le respect, mais dans la mesure où il s'identifie avec une communauté naturelle.

Remarquons ensuite que la révolte ne naît pas seulement, et forcément, chez l'oppri-
mé, mais qu'elle peut naître aussi au spectacle de l'oppression dont un autre est victime. Il
y a donc, dans ce cas, identification à l'autre individu. Et il faut préciser qu'il ne s'agit pas
d'une identification psychologique, subterfuge par lequel l'individu sentirait en imagina-
tion que c'est à lui que l'offense s'adresse. Il peut arriver au contraire qu'on ne supporte
pas de voir infliger à d'autres des offenses que nous-mêmes avons subies sans révolte. Les
suicides de protestation, au bain, parmi les terroristes russes dont on fouettait les cama-

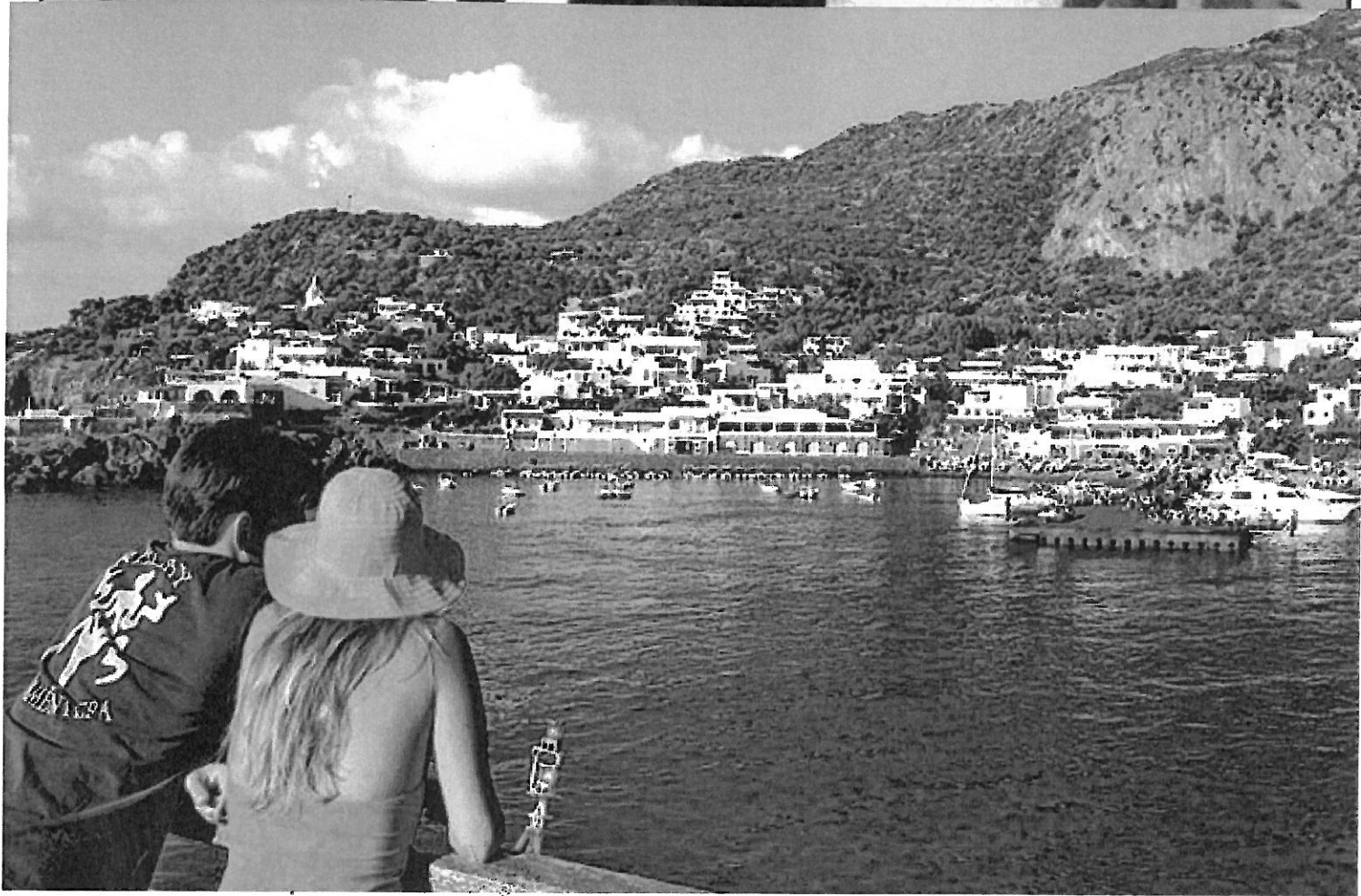
3 La communauté des victimes est la même que celle qui unit la victime au bourreau.
Mais le bourreau ne le sait pas.

rades, illustrent ce grand mouvement. Il ne s'agit pas non plus du sentiment de la commu-
nauté des intérêts. Nous pouvons trouver révoltante, en effet, l'injustice imposée à des
hommes que nous considérons comme des adversaires. Il y a seulement identification de
destinées et prise de parti. L'individu n'est donc pas, à lui seul, cette valeur qu'il veut dé-
fendre. Il faut, au moins, tous les hommes pour la composer. Dans la révolte, l'homme se
dépassé en autrui et, de ce point de vue, la solidarité humaine est métaphysique. Simple-
ment, il ne s'agit pour le moment que de cette sorte de solidarité qui naît dans les chaînes.

On peut encore préciser l'aspect positif de la valeur présumée par toute révolte en la
comparant [30] à une notion toute négative comme celle du ressentiment, telle que l'a
définie Scheler⁴. En effet, le mouvement de révolte est plus qu'un acte de revendication,
au sens fort du mot. Le ressentiment est très bien défini par Scheler comme une auto-
intoxication, la sécrétion néfaste, en vase clos, d'une impuissance prolongée. La révolte au
contraire fracture l'être et l'aide à déborder. Elle libère des flots qui, de stagnants, devien-
nent furieux. Scheler lui-même met l'accent sur l'aspect passif du ressentiment, en remar-
quant la grande place qu'il tient dans la psychologie des femmes, vouées au désir et à la
possession. À la source de la révolte, il y a au contraire un principe d'activité surabondan-
te et d'énergie. Scheler a raison aussi de dire que l'envie colore fortement le ressentiment.
Mais on envie ce qu'on n'a pas, tandis que le révolté défend ce qu'il est. Il ne réclame pas
seulement un bien qu'il ne possède pas ou dont on l'aurait frustré. Il vise à faire reconnai-
tre quelque chose qu'il a, et qui a déjà été reconnu par lui, dans presque tous les cas,
comme plus important que ce qu'il pourrait envier. La révolte n'est pas réaliste. Toujours
selon Scheler, le ressentiment, selon qu'il croit dans une âme forte ou faible, devient arri-
voire ou aigreur. Mais, dans les deux cas, on veut être autre qu'on est. Le ressentiment est
toujours ressentiment contre soi. Le révolté, au contraire, dans son premier mouvement,
refuse qu'on touche à ce qu'il est. Il lutte pour l'intégrité d'une partie de son être. Il ne
cherche pas d'abord à conquérir, mais à imposer.

Il semble enfin que le ressentiment se détecte d'avance d'une façon qui pourrait
voir ressentie par l'objet de sa rancune. Nietzsche et Scheler ont raison de voir une belle
illustration de cette sensibilité [31] dans le passage où Tertullien informe ses lecteurs
qu'au ciel la plus grande source de félicité, parmi les bienheureux, sera le spectacle des
empereurs romains consumés en enfer. Cette félicité est aussi celle des ~~bonnés gens qui~~
~~se sont assés aux exécutions capitales.~~ La révolte, au contraire, dans son principe, se

4 L'Homme du ressentiment. N.R.F.









HIER

Mercredi 06 novembre 2013

Atelier de transmission

Aujourd'hui il n'y a pas d'inscrit et par conséquent pas d'atelier de transmission.

Réunion

La réunion collective du théâtre se fait en ce début d'après-midi puisque la journée du mardi 05 novembre avait besoin de consacrer son temps au *Misanthrope*, exposé pour la première fois le soir.

Des questions telles que - Que voulons-nous retenir de *Tartuffe* ? De quelle manière le travail sur les pièces est-il différent ? Quelle est la fonction de la mise en scène ? - traversent ce temps de réunion aux côtés d'hypothèses concernant la pièce ou de simples remarques factuelles d'ordre matériel.

Répétition

Les séquences entre Arsinoé et Alceste et les marquis et Célimène sont revisitées. Le rythme est travaillé dans la scène des marquis et Célimène accentue le côté séducteur afin d'attirer tout son petit monde autour d'elle.

Pour le moment, il s'agit de préciser les hypothèses de jeu, les pistes empruntées afin de vérifier si elles tiennent. L'enjeu est également de dédramatiser cette pièce qui est si souvent jouée de façon tragique.

Représentation

23 personnes

Ce soir, le public sera présent mais en petit effectif. Quelques personnes resteront à la fin pour discuter avec les comédiens.

Par rapport à la veille, l'état du travail est stable, peu de changements ont été apportés puisqu'il s'agissait avant tout de vérifier les hypothèses et de voir où se dirigeait *Le Misanthrope*. A l'issue de la représentation deux séquences semblent mériter d'être retravaillées : la scène où Alceste pleure de façon trop artificielle et son monologue de fin.

Sara Ferroud

